œufs, bouillon, et l'on se gardera surtout d'alimenter trop vite le malade et de lui laisser reprendre hâtivement les aliments habituels. Cette prescription s'étendra même à la convalescence.

Convalescence. — Celle-ci sera toujours pénible, lente, difficile, elle suffirait presque à caractériser cette affection, car même dans les formes bénignes, ambulatoires, le patient est toujours long à recouvrer l'intégrité de ses fonctions, fait assez fréquent d'ailleurs dans toutes les maladies où le système nerveux est violemment atteint. Non seulement les toniques de toutes sortes : kola, coca, kina, glycéro-phosphates, sont indiqués, mais il faut encore éviter le moindre écart de régime, il peut provoquer une rechute, tout comme dans la fièvre typhoïde, et cette rechute peut être plus grave que la première atteinte.

La faiblesse musculaire générale avec fatigue et épuisement rapide sera combattue par les préparations de strychnine à haute dose. On a également signalé dans la convalescence des névralgies le plus souvent intercostales ou rectales.

Prophylaxie. — Bien que les tentatives d'inoculation soient restées sans succès, bien que M. Roux ait vainement cherché dans le sang le germe pathogène de la suette, il n'en est pas moins reconnu que la suette est extrêmement contagieuse, quoique Parrot, Jaccoud, Gaillard l'aient nié.

Les faits apportés par M. Brouardel lors de l'épidémie de 1887 ont amplement démontré la puissance de la contagion (réservistes du Blanc, etc.); il y aura donc lieu d'isoler les malades et en second lieu de désinfecter les locaux, les objets ayant appartenu ou servi aux patients, la literie, etc.

Lors de l'épidémie de 1887, c'est à l'acide sulfureux qu'on dut s'adresser le plus souvent pour la désinfection. Malgré l'infériorité reconnue de ce procédé de désinfection, il n'en reste pas moins à utiliser surtout dans les campagnes.

Il sera en effet facile dans chaque village d'avoir un local spécial pour la sulfuration des vêtements, de la literie; mais il est évident que, si l'on peut disposer d'étuves à vapeur fixes ou mobiles, il faudra les préférer de beaucoup.

On pourra aussi laver les linges dans des solutions fortes de sulfate de cuivre.

On blanchira les chambres à la chaux, quand le malade sera guéri.

L'extrême diffusibilité de la suette rend urgentes toutes ces mesures de désinfection publique, grâce auxquelles on a pu dans une certaine mesure limiter assez rapidement l'épidémie de 1887.

A Leipsick, Welsch avait signalé que les neuf dixièmes des

femmes en couches avaient été atteintes par la suette, d'où le nom de fièvre miliaire des femmes en couches. Le même fait a été signalé par M. Brouardel, lors de l'épidémie du Poitou en 1887. Lors d'une épidémie de suette, il y aura donc lieu, si faire se peut, d'éloigner les femmes enceintes du foyer épidémique, d'autant plus que l'avortement est souvent la conséquence d'une atteinte de suette.

L. Catrin.

DENGUE

La *dengue* a été longtemps considérée comme une maladie si bénigne qu'à peine elle valait d'être traitée : boissons rafraîchissantes ou diaphorétiques, diète, sinapismes légers ou frictions stimulantes, telles étaient les seules prescriptions usitées.

Dans les épidémies de dengue, il y a, en effet, des cas apyrétiques si légers qu'à cette médication inoffensive peut se borner toute l'intervention.

Mais, à côté de ces dengues frustes, il en est d'autres où la fièvre est considérable, les phénomènes gastriques intenses, l'éruption inquiétante, les douleurs musculaires ou articulaires si atroces qu'elles arrachent des cris aux malades.

Traitement des symptômes. — Ces derniers *symptômes douloureux* ont frappé tous les observateurs, et d'ailleurs ont valu à cette affection les noms les plus divers, mais tous indiquant la violence des myalgies ou des arthralgies : casse-bras ou arm-break, brise-os, abou-rebake (père des genoux), etc.

Aussi, a-t-on prodigué tous les calmants contre ces manifestations algiques : frictions laudanisées, térébenthinées, belladonées, jusquiamées, chloroformées, et à l'intérieur le chloral, les bromures, le salicylate de soude, l'antipyrine, qui a en outre l'avantage de combattre la fièvre. Enfin, parfois tous ces moyens échouant, on a recours aux injections de morphine. Les pulvérisations de chlorure de méthyle, les applications de salicylate de méthyle seraient à essayer.

On se servait autrefois des antiphlogistiques, mais on les a rejetés après emploi (Monat, Twining), et même les sangsues furent reconnues incapables de combattre la céphalée de l'invasion.

Les *symptômes gastriques* exigent parfois l'emploi de l'ipéca;

d'autres auteurs préfèrent le calomel seul ou uni à la scammonée. Les vomissements seront combattus par la potion Rivière, l'eau chloroformée, les boissons acidulées, la glace.

Contre la *fièvre*, on donne l'antipyrine (1 à 3 grammes en vingt-quatre heures) qui, nous l'avons dit, a le double but de diminuer les douleurs en même temps que la fièvre. La phénacétine a été également employée. M. de Brun joint à l'antipyrine le cognac, l'aconit, la digitale, le chloroforme. D'autres médecins préfèrent le salicylate de soude à l'antipyrine et le font ingérer à la dose de 4 grammes par jour. Enfin, comme dans beaucoup d'affections des pays chauds, la quinine a été donnée à haute dose; mais cet alcaloïde semble inférieur à l'analgésine, au salicylate de soude, il ne devra leur être préféré que dans les cas, assez fréquents d'ailleurs, où le paludisme complique la dengue.

La fièvre, qui peut manquer, atteint parfois 40 degrés, et dans ces cas on est autorisé à prescrire les bains tièdes à 28 degrés ou même les affusions froides.

Contre l'*éruption* du début, il n'y a rien à tenter, elle est d'ailleurs souvent fugace (érythème diffus).

L'éruption secondaire, la plus constante, est plus tenace et peut exiger l'emploi des diaphorétiques (acétate d'ammoniaque ou même pilocarpine, tisane de bourrache, etc.). Les bains de vapeur ont été utilisés. Les démangeaisons, que provoque cette éruption protéiforme, légitiment l'usage des lotions antiprurigineuses à base de cocaïne, de borax, de chloral, les pommades à l'oxyde de zinc, les glycérolés d'amidon simples ou boriqués, au besoin les colles à la gélatine et à la grenétine; enfin, les bains simples ou d'amidon, de tilleul, qui cependant sont parfois mal tolérés, comme dans toutes les affections prurigineuses.

Régime. — Pendant toute la durée de la maladie, le patient sera tenu à la diète lactée, et des boissons acidulées (acides sulfurique, lactique) seront données en abondance.

Complications. — Les complications sont assez rares dans la dengue, c'est là un des caractères qui différencient cette affection de la grippe, à laquelle quelques auteurs avaient voulu l'identifier; on aura donc rarement à intervenir pour des broncho-pneumonies secondaires; mais, comme dans la grippe, la convalescence sera longue et pénible : les toniques, le fer et en particulier l'arsenic sont, dans ce cas, tout indiqués.

Prophylaxie. — La prophylaxie est celle de toutes les maladies spécifiques, contagieuses et épidémiques, c'est-à-dire qu'on doit isoler les malades, désinfecter les locaux, les vêtements, les latrines.

On a également recommandé l'évacuation des écoles.

Comme dans les fièvres éruptives, il sera prudent de faire prendre un ou plusieurs bains simples ou désinfectants avant de laisser reprendre la vie commune, les squames pouvant recéler le germe encore inconnu de la dengue, que M. Langhlin dit être un coccus.

L. Catrin.

GRIPPE

Introduction. — Combattre la grippe est une tâche plus difficile qu'il ne semblerait au premier abord, et souvent plus ingrate qu'on ne pourrait le croire. S'en préserver, au moins à l'heure présente, peut passer pour une prétention. Ce ne sont pourtant pas les remèdes qui manquent, même les spécifiques, au dire de certains. Mais, si l'agent pathogène de Pfeiffer semble avoir définitivement supplanté la diplo-bactérie de Teissier (de Lyon), il échappe encore, personnellement, à nos armes thérapeutiques, et sait de plus donner aux autres microbes, qu'il excite et mobilise en notre organisme, une force et une audace peu communes, qui les rend comme supérieurs à eux-mêmes et moins accessibles à nos moyens de défense. Les complications de la grippe, nombreuses et variées, sont quelquefois plus redoutables que la grippe elle-même, ou plutôt, se prêtant l'une à l'autre un mutuel appui, la grippe et ses complications évoluent presque à leur gré sous les yeux du médecin découragé.

Et ceci n'est point scepticisme thérapeutique. Légère, l'influenza guérit seule, « les pieds sur les chenets »; grave, elle déroute tous les efforts et, si elle guérit, laisse pour longtemps le malade affaibli, à la merci de toute contamination. *Vestibulum tabis*, disaient nos pères, que de terribles épidémies avaient instruits des méfaits de cet ennemi redoutable dont les blessures, lentes à se fermer, laissent porte ouverte aux pires cachexies; et leur profonde science clinique ne les trompait point.

Aussi, légère ou grave, toute attaque de grippe demande-t-elle une grande vigilance de la part du médecin, car sait-on ce qu'elle portera avec elle? Pour s'être vue « traiter par le mépris », selon la pratique chère à bien des malades, elle s'est souvent cruellement vengée. Essayons donc de nous défendre contre ce « farfadet[1] » en

1. « La grippe est une invention des gens sans le sou et des médecins sans clients, qui, n'ayant rien de mieux à faire, se sont amusés à créer ce farfadet » (Broussais).